

Michel Gimié d'Arnaud



Souvenirs de chasse



Sommaire

Introduction	5
Ma première ouverture	7
Ma première ouverture dans la drome.....	15
Ouverture dans la banlieue nîmoise	35
Mon premier chien de chasse	131

Introduction

Ma vie de chasseur commença par l'obtention de mon permis en 1976. Elle se déroulera pendant plus de quinze années sur trois régions différentes :

– Le bassin d'Arcachon en Gironde lieu de ma résidence principale.

– La lointaine banlieue Nîmoise lieu de résidence de ma belle-famille.

– La banlieue de Montélimar dans la Drôme où résidaient les cousins germains de mon épouse.

La date de l'ouverture entre la Drôme et la Gironde correspondait parfaitement alors que celle du Gard était fonction de la fin des vendanges. En fonction de mon travail (militaire de carrière) et de mes congés nous avons essayé avec mon épouse de joindre l'utile à l'agréable. Ainsi n'ayant pas d'enfants nous avons tenté de pouvoir les prendre pour l'ouverture de la chasse. Cela faisait ainsi plaisir à tout le monde. Le seul problème est que cela se passait dans la Drôme. Pour nous il fallait donc jouer avec les dates afin de pouvoir assurer toutes les ouvertures. Nous faisons en sorte que le dimanche

officiel de l'ouverture je la fasses sur le bassin d'Arcachon. La semaine suivante dans la Drôme et quinze jours après dans le Gard. Cela nous posait quelques petits problèmes de gestions surtout au niveau des kilomètres et des temps de route.

Il faut que je précise qu'à l'époque et jusqu'au début des années quatre vingt dix le gibier pullulait dans ces régions là. Il n'était pas rare de trouver au hasard d'une promenade une compagnie de perdreaux ou de faisans qui se baladait sur les chemins ou en bordure des vignes. Les lapins se faisaient moins voir la journée mais plutôt le soir au crépuscule. Certains endroits comptaient des dizaine de spécimens. La chasse était vraiment magnifique et le terrain relativement absent de toutes constructions. Cela semblait assez sauvage et impeccable pour le dressage des chiens. Ma belle-famille habitait dans la région nîmoise depuis plus de vingt ans et mon beau-père connaissait la commune comme sa poche. Il en avait été le garde chasse pendant plus de dix ans.

Tout ceci est basé sur des faits et des personnages réels avec quand même quelques scènes romancées afin d'embellir le texte.

Ma première ouverture

Donc en 1977 je fis ma première ouverture dans les pinèdes sur le bassin d'Arcachon sous un temps humide et brumeux. Le plus gros inconvénient fut pour moi la méconnaissance du terrain, le temps affreux, et surtout cette végétation semi-haute. Je n'ai rien vu jusqu'aux alentours de 10 heures du matin. De plus sans chien cela me semblait une mission impossible. Ayant décidé de rentrer à la maison je passais devant un petit bois composé de petits chênes et d'arbousiers. Arrivé à sa hauteur je vis décoller trois ou quatre grives. Dans la foulée j'ai arrêté la voiture dans le petit chemin qui jouxtait le bois. Ensuite j'ai commencé à faire des allers retours en bordure du dit bois mais pas trop loin de la voiture. En moins de temps qu'il ne faille pour le dire une dizaine de grives se levèrent mais si rapidement que le temps de lever le fusil elles étaient trop loin pour les tirer. Je pris alors la décision de garder mon fusil levé prêt à tirer. Pendant presque une heure se fut vraiment du ball-trap. En fin de compte pour une bonne vingtaine de cartouches tirées, seules cinq grives ornaient mon petit lacet. Midi arrivant je

rentrais à la voiture lorsque j'entendis cinq ou six coups de fusils dans ma direction. Je vis alors arriver un joli coq faisan venir se « brancher » presque au-dessus de ma tête à dix mètres de haut. Personne n'approchant je le visais et juste au moment de tirer je le vis dégringoler à mes pieds « mort ». Je me suis vite empressé de le ramasser et de le mettre dans la voiture. J'allais partir lorsque deux chasseurs arrivèrent et me demandèrent si par hasard je n'avais pas vu un faisan dans le coin. Après ma réponse négative ils partirent d'un côté et moi de l'autre. Arrivé à la maison je montrais mon tableau de grives à Brigitte, mon épouse, qui semblait contente. Je sentais intérieurement qu'elle était un peu déçue non pour le tableau mais pour moi. Elle vint avec moi dans le garage. Pendant que je me changeais je lui demandais de me ramener mon gilet « oublié » dans la voiture. J'entendis à ce moment là un « oh ! » de surprise. Elle revint vers moi en riant et me sauta dans les bras. Elle me dit qu'elle était fière de moi. Après une douche bienfaitrice nous sommes allés manger un morceau après un bon apéro. Étant jeunes mariés je ne suis pas retourné à la chasse l'après midi.

Ne pouvant descendre comme prévu pour raisons de service nous sommes donc restés une semaine de plus sur le bassin. Donc le samedi suivant après une semaine de pluies incessantes je repris vers les huit heures du matin la direction de « mon petit bois aux arbousiers ». J'essayais de faire « un brin de conduite » aux grives sur le chemin mais hélas pour moi je ne les voyais qu'un cours instant. Je décidais donc de me poster avant le petit bois dans une petite clairière entre la lisière des pins et cette dernière. Légèrement enfoncé dans les arbousiers j'attendais

dans la brume matinale et le crachin normal en cette saison. Mon attente ne fut que de courte durée. Une grive me frôla en plongeant dans les arbousiers. Il a fallût que je m'adaptes rapidement à la situation. Je rentrais donc un peu plus dans le bois mais en ayant toujours une vue bien dégagée sur les grands pins. Mon stratagème fut prolifique peu de temps après. Trois grives plongèrent vers le petit bois. Mes deux coups de fusils en arrêterent deux (2-0). Les deux étant tombées dans la clairière, je continuais à surveiller la cime des pins tout en ayant un œil vers les hautes herbes. Cinq autres oiseaux se présentèrent et sur mon « pan-pan » trois tombèrent dont deux sèches et une virevoltant jusqu'au petit bois (4-0) voire peut-être cinq. Un laps de temps passa sans nouvel « arrivage ». Je décidais donc d'aller chercher les quatre mortes dans la clairière. En revenant me poster un vol d'une bonne dizaine d'individus s'engouffra dans la brèche. Je tirais à nouveau deux fois une tomba nette mais la deuxième finit son vol dans le petit bois (5-0). Cela en faisait deux dans le bois. Un vol d'une trentaine d'oiseaux passa à ce moment là. Mes deux coups tirés quasiment en même temps en firent tomber quatre. Deux dans le pré (7-0) et deux malheureusement dans les broussailles. Le passage dura toute la matinée. Il était temps que cela s'arrête car je commençais à manquer de cartouches. Mon bilan n'était pas si mauvais avec sept grives mais quatre dans le bois. Je partais donc à la recherche de mes précieux trophées. Les deux premières furent assez faciles à trouver (9-0). Une autre me fit une énorme surprise. Elle était par terre juste à coté de trois magnifiques cèpes de Bordeaux (10-0). La dernière se trouva juchée à environ vingt

centimètres du sol (11-0). Je revins donc vers les champignons et commença ma cueillette. En regardant vraiment de partout j'eus vite fait d'en remplir deux petites poches plastiques. Midi arrivant je décidais de rentrer à la maison, heureux de ma matinée mais trempé jusqu'aux os. Mon épouse m'attendait à l'entrée du garage en attente de bonnes nouvelles. Lorsqu'elle vit mon lacet avec ses onze pensionnaires elle se mit à rire.

– Chouette !!!! On va pouvoir faire des brochettes à la cheminée et les autres je les mettrai en pâté.

– A la cheminée mais sur un lit de cèpes.

– Hein !!!! Quoi !!!!

– Sors les vite des sacs plastiques et mets les dans un plateau sur du journal et sur le congélateur.

– Mais quoi ?

– Les cèpes pardi ! Tiens les voilà.

Elle regarda les sacs et s'empressa de les mettre à sécher comme je le lui avais conseillé. Elle n'en revenait pas. Une fois pesés les champignons affichaient un poids correct de cinq kilos.

– J'ai droit à l'apéro maintenant ?

– Oui, mon amour, va prendre ta douche et après t'être changé on passe à table.

Après une sieste réparatrice et agréable à la fois la séance de plumage commença. A la fin nous avons mis de côté tous les foies, les cœurs et les gésiers afin de préparer un « salmis ». A leurs tours les cèpes furent brossés méticuleusement un par un avec une petite brosse à dents. Puis ils furent équeutés afin de vérifier leurs teneurs en vers. Cela permet de savoir s'il faut les manger de suite ou les faire sécher pour

l'été prochain. Après ce travail minutieux ce fut l'enfilage sur une corde des tranches de chapeaux et de moitiés de queue non loin de la cheminée. Fatiguées mais heureux nous étions satisfaits de notre journée.

Dimanche matin fût pour moi également une journée agréable et forte en rebondissement. Dans une matinée brumeuse et pluvieuse comme d'habitude, je partais donc à ma petite clairière. Arrivé sur place j'eus la très mauvaise surprise de voir que quelqu'un était déjà en place. Nous avons fait rapidement connaissance. Il venait de temps en temps surtout par des temps pourris. Il me raconta par la suite que c'était le meilleur temps pour la « passée » à la bécasse. Il m'avoua même qu'il lui arrivait d'en tuer une dizaine par an. Je lui posais la question de savoir si je pouvais rester dans le coin en lui précisant que je ne venais ici que pour les grives. Il me rétorqua que cela ne le dérangeait nullement mais il me précisa qu'il n'en passait guère en ce moment et surtout pas ici. Je faillis lui dire mon tableau d'hier et l'histoire des cèpes mais je me suis rappelé une phrase de Papy : « Lors d'une discussion entre chasseurs, plains toi tout le temps. Ne dit jamais réellement ce que tu as tué ». Du coup après m'être ravisé je lui ai dit tout content que j'en avais tué trois la veille. J'omis volontairement de parler également des champignons. D'un commun accord nous nous sommes placés de chaque coté de la clairière et avons commencé une longue, humide et interminable attente. Je pensais que cela durerait toute la matinée. Vers les neuf heures du matin le jour commença à vraiment éclairer un ciel bien triste. Il me semblait entendre par moment des petits vols de grives grâce notamment à leurs

sifflements si caractéristiques. Soudain passa à la cime des pins un vol d'une centaine d'oiseaux qui plongèrent vers les « arbousiers ». Quatre coups de fusils et autant d'oiseaux par terre. En allant les ramasser il vint à ma hauteur et me dit :

– Petit, on les laisse dans le pré. On les ramassera au final, si tu es d'accord, et après on partagera le tout.

– O.K. on fait comme cela, lui dis-je, en regardant mon poste.

Toute la matinée nous avons fait un bruit infernal. Les vols de grives se succédaient à un rythme effréné si bien que ma cartouchière fut vite à sec. Il me restait juste quatre ou cinq munitions dans mon gilet. Durant une accalmie j'allais voir ma nouvelle relation de chasse pour lui faire part de mon désarroi. Il se mit à rire et me tendit une boîte de vingt cinq cartouches :

– Petit quand on vient à la passée aux grives on prévoit toujours plus. Hier je t'ai entendu tirer. J'habite à trois cent mètres de là, la petite maison en bord de route. J'espère qu'au passage tu n'as pas ramassé tous les cèpes. Allez, va te remettre à ta place. On discutera de tout cela à l'apéro à la maison. On voit bien que tu es nouveau dans la région.

Je repartis vers mon poste en l'entendant rire légèrement. La fin de matinée continua à nous envoyer des vols de grives et même un de palombes malheureusement trop hautes pour pouvoir les tirer. Vers midi nous comptons notre tableau : 32 grives récupérées sur au moins 40 de tombées.

– Bon allez on rentre à la maison. On va boire l'apéro. Je reviendrais cette après-midi avec

« Mirka » ma petite setter et elle fera le reste. Alors maintenant en voiture. Tu me ramènes ?

– Avec plaisir, monsieur.

– Quel monsieur ? Je m'appelle Victor et toi ?

– Michel. J'habite dans le tout nouveau lotissement à l'entrée du bois et à la sortie du village.

– Ah c'est toi le chauffeur de bus. Je passe devant chez toi tous les soirs pour rentrer chez moi. Ta maison vient juste d'être finie.

– Exact. Décidément vous connaissez tout de moi !

– Je connais pas mal de choses dans le village mais s'il te plaît arrêtes de me vouvoyer car j'ai vraiment horreur de cela.

– Bon O.K, Alors on y va ?

Après une bonne heure d'apéro je dûs prendre congé en m'excusant poliment auprès d'Anne-Marie sa charmante épouse, qui voulait me garder à tout prix pour déjeuner. Victor me rattrapa à l'entrée du jardin pour me donner les deux palombes qu'il avait tué la veille. Je le remerciais vivement et rentra à la maison.

Il était un peu plus de treize heures lorsque je posais la voiture devant le garage. Mon épouse sortit vraiment « furax » de la maison. Je le sentis en la voyant remplie de haine, de crainte et surtout de peur. Elle se jeta dans mes bras en frissonnant. En m'embrassant elle sentit le goût de l'anis :

– Tu n'es pas aller au bar, j'espère ?

– Mais non j'ai juste rencontré un autre chasseur et nous avons fait connaissance. Je

t'expliquerai tout cela à la maison en essayant de me libérer de son étreinte.

Je lui tendis mon lacet de grives et la fameuse poche plastique n'étant sensée contenir que deux palombes. En fin de compte Victor m'avait donné ses grives. J'en pestais sur le moment puis je me mis à rire intérieurement. Je sentais qu'avec Victor le courant passait très bien. Durant le repas j'expliquais donc à mon épouse ma matinée de chasse. Elle se rassura à l'écoute de mes paroles mais m'avoua quand même qu'elle avait été assez inquiète.

Ma première ouverture dans la drome

Le jeudi suivant nous avons pu, enfin, prendre nos congés et direction le sud de la France. Arrivés chez Papy il nous expliqua le déroulement du week-end, direction la Drôme. Le samedi matin nous sommes partis avec Papy vers les cinq heures et demie du matin afin de ne pas manquer l'heure légale de chasse soit huit heures. Cela nous laissait ainsi un peu de marge afin de pouvoir manger un petit morceau en arrivant chez les cousins.

Il est temps que je vous présente maintenant la famille des cousins :

Tonton Louis (le père) : C'est le frère de ma belle mère. Un homme de forte corpulence, d'environ 1,90 m pour 100 kilos.

Tata Jeanne son épouse : Alsacienne de naissance excellente cuisinière voire un fin cordon bleu.

Norbert fils aîné de la famille style Demis Roussos (1,80 m pour 140 kilos), fier célibataire, rugbyman de haut niveau et bon vivant de surcroît.

Jeannot fils cadet (1,73 m pour 110 kilos) rugbyman avec son frère, gros mangeur et fêtard notoire.

Pour bien situer leur vie de famille voilà le repas type que préparait tous les jours leur mère :

Salade verte avec pommes de terre et œufs durs.

Plat en sauce style langue de bœuf ou civet.

Viandes rôties au four sur un lit de patates.

Plateau de fromages fait maison par tonton Louis.

Dessert maison alsacien.

Je tiens également à vous préciser que tous les légumes, la charcuterie et les fromages étaient fait maison. Le tout arrosé par des petits vins locaux dont Norbert connaissait pas mal de propriétaires.

Dans les « Dombes » au bord du Rhône se trouvent énormément de trous d'eau remplis au gré des caprices du fleuve où différentes espèces de canard (Sarcelles, Colvert, Souchets et autres) viennent se reposer pour la nuit. La passée du matin est souvent prolifique. Du reste un matin Jeannot fit claquer son automatique trois fois de suite et ramena trois sarcelles et un mâle colvert. Un autre matin c'est Norbert qui fit parler la poudre. Ses deux coups de fusils venaient de faire mouche sur un « cochon » de 70 kilos. Il est fréquent de trouver dans ce style de végétation du gros gibier tel sangliers, chevreuils, renards et autres. La quiétude de l'endroit avec des fourrés denses se révélait être un « havre » de paix pour ce genre de gibier sans parler du petit comme lapins, faisans et surtout bécasses. Aussi chaque fois que nous le pouvions nous y allions faire un tour le matin tôt ou vers midi. Il n'était pas rare de voir du

petits gibiers se promener sur les chemins dans la sérénité et surtout dans la quiétude des fins de matinée sous quelques rayons de soleil.

En arrivant chez les cousins, café et croissants étaient au programme puis préparation de la journée aux dires de Norbert. Le matin avant le casse-croûte de neuf heures, chose sacrée dans la famille, on allait faire tel endroit et puis après la collation cela serait un autre endroit jusqu'à midi et l'après-midi en fonction de la météo et surtout de la chaleur en cette période une troisième possibilité en fonction également de l'état général des chiens. Tata Jeanne nous imposait systématiquement une petite sieste d'environ une heure avant de repartir l'après midi. Ensuite elle nous mettait gentiment dehors afin de pouvoir préparer la « collation » du soir.

Une fois sur place après un dispositif mit en place par Norbert la chasse put commencer. Pendant que les deux « anciens » se positionner à l'affût non loin des voitures à l'entrée du bois nous sommes, les « jeunes », allaient nous mettre en position pour pouvoir remonter le bois et pousser tout le gibier vers les « anciens ». La stratégie de Norbert paya aussitôt car le fusil de Papy claqua deux coups et celui de Tonton Louis un coup. A travers les arbres je vis une palombe tombée sans savoir qui l'avait tuée. Après un bref instant de répit Jeannot envoya ses trois coups de fusils mais ni Norbert ni moi n'avons vu quoique ce soit. Un coup de sifflet bref et il nous montra un joli petit lapin tenu par les oreilles. Nous avons continué à avancer mais rien ne se passa pendant un long moment. Soudain Norbert fit claquer son fusil deux fois et là je vis clairement un coq faisan tombé d'un

bruit sec et lourd. J'étais pour le moment le seul à ne pas avoir fait de bruit. Cela ne dura pas longtemps. Une palombe décolla dans les arbres au-dessus de moi. Je la « saluais » gentiment avec un « PAN-PAN » qui l'arrêta nette dans son envol. Arrivés tous à la hauteur des anciens, Jeannot tira trois fois vers notre direction par terre et cria comme un fou. Je vis passer une grosse boule de poils sans savoir ce que c'était. Je prévenais Norbert qui tira à son tour deux fois et gueula vers les anciens. Aucune réponse ni aucun coup de fusil ne se fit entendre. Nous sommes sortis du bois vers les voitures. Là Papy nous appris qu'un lièvre venait de traverser le chemin et de rentrer dans le fossé opposé. Norbert, sans dire mot à personne, alla à la voiture et revint avec sa petite chienne « Noisette » croisée épagneul et setter. Il demanda à Papy de ne pas bouger et à nous de rester où on était. A peine la chienne lâchée elle se pointa à l'arrêt le nez dans le fossé à environ dix mètres de nous. Le temps de réagir la bête prit la poudre d'escampette dans notre direction au lieu de s'éloigner. Papy et Norbert eurent le même réflexe et sur un seul coup de fusil entendu on a pu voir le capucin nous faire un salto avant digne d'un véritable acrobate. Sur ces entre-faits Noisette avait plongé dans le fossé. Elle le tenait par une patte arrière et tentait de le sortir afin de nous le ramener. Lorsque Jeannot vit le spectacle il se précipita et attrapa la bête par les oreilles avant de le tuer d'un coup derrière les oreilles. Après avoir rentrés, félicités les chiens et rangés le tableau dans la voiture nous avons bu un bon canon de vin blanc avant de rentrer à la maison. Nous sommes rentrés chez Tata Jeanne avec presque une heure de retard. A midi c'est l'apéro et

débarbouillage jusqu'à treize heures et après c'est repas. Ici l'heure du repas était là et sans apéro. Elle consentis au vue du tableau effectué à nous autoriser une petite demi-heure pour l'apéro. Après un tonnerre d'applaudissement de notre part, nous avons pu déguster un verre voire plusieurs avec délice. Après un repas plus que « gargantuesque » et surtout bien arrosé nous allions repartir lorsque Tata Jeanne nous interdit d'y retourner. Il me semblait plus raisonnable de ne pas chasser l'après midi. Ayant arrosée ma première ouverture plus que de raison, la faute en revenant aux deux frangins et à Papy qui ne laissaient jamais mon verre vide. Je me rappelle être aller m'allonger sur le canapé vers les quinze heures. Tonton Louis est venu me réveiller aux alentours de dix neuf heures avec un verre de pastis à la main. D'après lui, il fallait toujours remonter sur le cheval qui venait de te faire tomber. Je reconnais que le liquide fût dur à avaler mais en revanche il eût le bénéfice de m'ouvrir l'appétit. Arrivé à la salle à manger je trouvais tout le monde attablé à l'apéro. Je les ai rejoins et nous l'avons bu pendant une bonne heure. Après un repas plus que copieux comme d'habitude « l'appel du lit » se fit le plus fort.

Le réveil fut par contre un peu plus pénible surtout au niveau du crane. En arrivant dans la cuisine tout le monde était déjà debout et buvait son café tranquillement. Norbert m'en servit un bol en me demandant si je voulais prendre également deux aspirines ce que je refusais poliment. Nous sommes partis vers les sept heures du matin direction « les Dômbes ». Le temps était relativement mauvais avec du brouillard et un peu de crachin tout comme chez moi. Arrivés sur place Norbert refusa de lâcher les

chiens courants, le terrain étant pour lui trop humide. Il nous affirma qu'il les lâcherait après le casse-croûte si le temps le permettait. Pendant ces explications Papy sortit une bonne bouteille de vin blanc alsacien. On entendit le bruit sec de l'extraction du bouchon et le doux tintement des verres. Papy nous en tendit un à chacun et nous précisa que c'était le meilleur moyen d'attaquer une journée de chasse. Nous nous sommes exécutés avec un certain plaisir. Il est vrai que le coup de vin blanc me fit chaud au cœur. Ensuite nous nous sommes séparés en deux groupes. Celui des « anciens » (Tonton Louis et Papy) iraient au bord du champ de kiwis et la bordure du champ de maïs. Le nôtre remonterait par le chemin jusqu'en haut du champ des kiwis. Une fois sur place nous nous sommes mis en ligne, un de chaque cote du champ et moi de l'autre cote de la haie de cyprès après les kiwis. Je pouvais descendre ainsi entre les cyprès et le champ de maïs. Il est formellement interdit de chasser dans ce genre de culture. A peine Norbert avait sifflé légèrement que Jeannot fit parler la poudre deux fois. Je ne fus pas long à lui répondre. Deux palombes décollèrent des cyprès. Une seule tomba morte à deux rangs à l'intérieur du champ de maïs. J'étais content. Je me suis même surpris à sourire. En reprenant ma place j'entendis le fusil de Papy « aboyer » et dans la foulée celui de Tonton Louis. Dans les arbres je vis tomber une palombe sûrement celle de Tonton. Dix minutes plus tard c'est Norbert qui fit à son tour parler la poudre. N'étant pas très loin de lui je restais en éveil, survolté par l'idée de voir surgir n'importe quoi et surtout n'importe où. Norbert me rassura de suite en me disant que le lapin était mort mais qu'il était dans le fossé de mon côté. Je compris vite qu'il